

D'encre et de sang
À travers Naissances et Renaissances

Chronique de la
Filiation des prénommés Colin,
Besançon, Paris et Ménestrier,
Éditeurs de Musique

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : **979-10-424-2532-6**

© Colette Mourey

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Colette Mourey

D'encre et de sang
À travers Naissances et Renaissances

Chronique de la
Filiation des prénommés Colin,
Besançon, Paris et Ménestrier,
Editeurs de Musique

Ouvrages de Colette Mourey :

- « Hélène » ; « Himaya » ; « Dieu est à la caisse ! » ;
- « Les Terres Promises » ; « Les Terres Nourricières » ;
- « Petit Précis d'Agriculture Symbiotique » ;
- « L'Ombre des Âmes » ; « Et la Lumière Fut ! » ;
- « Résonance » ; « Entrechats » ;
- Dans la thématique « Musique et Musicologie » :
- « Essai sur le Son mental – De résonner... À raisonner ! »
- « Synergies – de l'espace musical à l'espace urbain. »
- « Pratique de la Musique à l'École » (cycles 1, 2, 3)
- « Approche Chromatique de l'Enseignement Pianistique »
- « L'Intelligence musicale »
- « Introduction au Contrepoint »
- « Du Contrepoint au Contrepoint Atonal »
- « Introduction à l'Harmonie et à l'Orchestration Tonales »
- « Vers une approche de l'Objet musical et de sa Médiation »
- « Vers une approche des Écrits Musicaux »
- « Vous avez dit Baroque ? »
- « Vous avez dit Classique ? »
- « Comment écouter une Œuvre Musicale ? »
- « De l'Atonalité à l'Hypertonalité »
- « Éléments de Composition Hypertonale »
- « Séance quotidienne de Relaxation-Concentration »

Préface

Si l'initiale remémoration vous paraît longuement détaillée – ce fut un instant marqué par la spécifique éternité liée à l'extase, n'oubliez pas que nos propres organismes ne sont que les éphémères cristallisations des paysages que nous hantons, de même que ceux-ci tresseront, à l'infini, les images – vivantes et vibrantes ! de nos passés personnels et collectifs : la Terre est « Une », à la façon dont le Multivers se structure ...

Avertissement

Les personnages qui gravitent autour des figures historiques évoquées dans ce récit sont des héros purement romanesques.

Si tous les événements civilisationnels s'avèrent, donc, rigoureusement exacts, leurs péripéties intimes découlent, simplement, d'une synthèse imaginaire, issue des anecdotes tirées de nombreuses généalogies concomitantes.

Prologue

Colin¹ Ménestrier², le grand-père – l'illustre fondateur, à la fin du XIX^e siècle, de la très moderne Maison d'Éditions Musicales Parisiennes, prend tendrement sur ses genoux son petit-fils – son homonyme, lui aussi se prénommant Colin, et son homologue, de plus, parce que le captivent déjà toutes sortes d'interrogations, sur l'histoire et les techniques de l'imprimerie, pour répondre à l'innocente question que celui-ci vient de formuler tout haut, en jouant :

« Pourquoi mille quatre cent quatre-vingt-dix-huit, me de-

¹ Le prénom Colin, étymologiquement « fort comme un ours », se sera particulièrement répandu dans les pays anglophones. Le trouvère lorrain du début du XIII^e siècle, Colin Muset, atteste de son usage médiéval en France. Diminutif de Nicolas, il est dérivé de l'accolement des deux mots grecs antiques : « Νίκη » (« nikê ») et « λαός » (« laos ») qui signifient respectivement « Victoire » et « Peuple ». De là à ce que ces êtres sensibles, sages et cultivés, tout autant qu'athlétiques, amènent une « Victoire du Peuple », il nous faudrait examiner les biographies des Colin célèbres, pour mesurer leur impact sur les civilisations !

² Patronyme fort répandu en Franche-Comté, « Ménestrier » (« ménestrels » ou « ménétriers ») est le terme générique qui désigne les musiciens ambulants médiévaux (tiré de « ministralis », « serviteur », et rappelant « manus », la « main »), alors que les compositeurs que sont les « troubadours » et les « trouvères » de la même période voient leur dénomination rattachée à « tropare », « trouver ».

mandes-tu ? répète-t-il, conscient de l'influence qu'il exerce sur cet orphelin de père et de mère dont il a, avec sa femme, la charge éducative. »

L'enfant rêve souvent, pose parfois des questions bizarres !

Le petit acquiesce, d'avance attentif à la repartie qui va lui être adressée.

« Eh bien, mille quatre cent quatre-vingt-dix-huit, explique lentement l'adulte, comptant sur ses doigts, c'est, depuis six ans, la fin de la « Reconquista » espagnole. Cette année mille quatre cent quatre-vingt-dix-huit se place, aussi, quatre ans après le traité de Tordesillas, qui aura partagé le monde entre Espagnols et Portugais. Ensuite, cela se situe en plein durant les guerres entre la France et l'Italie - qui ont amené, dans notre pays, l'art du Quattrocento. Puis, c'est l'été même où Christophe Colomb parvient dans le détroit de l'Orénoque. Enfin, on se souvient surtout du mois de mai, durant lequel Vasco de Gama arrive en Inde, au moment même où Louis XII est sacré, à Reims.

— C'est important, un sacre ? demande le jeune garçon.

— Le sacre des rois de France marquait l'alliance entre deux formes d'autorité alliées, dont l'emprise conjuguée organisait toute la société : leur pouvoir temporel et le pouvoir religieux, qu'exerçait alors l'Église Catholique.

— On n'avait donc pas son mot à dire ! remarque le petit.

— On se soumettait ! Et on espérait : parce qu'on était à la fin d'un siècle et que, tout en ayant très peur de la venue du suivant - comme cela arrive parfois, on attendait beaucoup des découvertes contemporaines qui promettaient, au moment du passage à cette fameuse année mille cinq cent, par les

nombreux progrès qu'elles amenaient déjà, une vie meilleure.

— Je n'aurais pas aimé vivre en mille quatre cent quatre-vingt-dix-huit, fait observer Colin le jeune.

— Peut-être as-tu vécu en mille quatre cent quatre-vingt-dix-huit et ne t'en souviens-tu pas ! ironise l'aïeul. Cela dit, tout dépendait de ta condition : tu pouvais être fermier ou manouvrier, comme faire partie des « bourgeois », les habitants, de plus en plus nombreux, des villes qui croissaient rapidement, être érudit ou explorateur, moine ou évêque, comte ou duc, ou bien, pourquoi pas, être imprimeur, comme notre famille le fait, aujourd'hui... »

**Première Partie
Colin Besançon**

**Colin Besançon
Dit
Colinus Vesontio
Ou
Colin « Le Vieux »
(1482 – 1568)**

*« Si les sons ne sont pas retenus par la mémoire des chanteurs, ils
se perdent, car on ne peut les écrire. »
Isidore de Séville (570-636)*

1

Sous la spirale luminescente des bouleaux, des chênes, des frênes et des hêtres, dont les houppiers frémissent au gré d'une légère brise, au cœur de l'enchevêtrement touffu des aulnes, des charmes et des noisetiers élevés, au pied des altiers fûts protecteurs, en pépiante et gazouillante vive haie, tandis que, loin en contrebas, tout au fond du riche val, murmure la rivière argentée, répondant aux claires sonnaillies des troupeaux - champêtre humide décor, encadré par le moutonnement bleuté de douces collines, à peine ombrées de leurs irrégulières touffes de sapins et de mélèzes, moi, Colin Ménestrier³ « le Jeune », j'ai soudain perçu comme l'écho d'un lourd soupir.

Peut-être celui-ci, franchissant les barrières du Temps, emporté, par l'auster estival, en direction de vos villes, sera-t-il aussi parvenu à vos oreilles ?

Assurément, cette bruyante exhalaison aura réveillé d'autres

³ Colin IV, né en mille neuf cent soixante-et-un, fils de Colin III, né en mille neuf cent quarante-sept (le fils de Colin II (1916-2002) et d'Anna) et de Flor, arrière-petit-fils de Nicolas (1889-1917) et de Flora, époux de Anne, père de Colin V, né en mille neuf cent quatre-vingt-quatre, grand-père de Colin VI, né en deux mille neuf.

mélancoliques identiques plaintes, soigneusement enfouies aux tréfonds de votre âme, d'autres muettes exclamations de votre cœur, qu'en temps habituel, vous retenez, bloquant brutalement votre respiration !

Probablement son levain fermentait-il déjà au creux de vos entrailles⁴...

Tandis que, constamment, germent dans les remarques et les interrogations de mon actuel petit-fils, encore enfant, les saveurs de ce passé pour nous, adultes, révolu⁵...

L'est-il, d'ailleurs ?

En tout cas, l'être humain a ceci de particulier que, quel que soit son âge ou sa condition, il ne renonce quasiment jamais à satisfaire sa curiosité, à peine est-elle mise en éveil.

Et la vôtre aura été aussitôt taquinée, fouettée, même, de façon aussi fulgurante et intense que la mienne ou que celle de l'enfant dont je m'occupe, par ce bel après-midi estival !

D'où, en ce mois d'août mille quatre cent quatre-vingt-dix-huit - à l'aube d'un siècle nouveau, nous nous rejoignons sur les mêmes odorants chauds raidillons fleuris, dont les

⁴ Le premier xylographe chinois du début de la dynastie Tang (entre six cent dix-huit et neuf cent sept) à avoir réalisé, sur une plaque de bois, le relief d'une page à multiplier – transposant la technique utilisée pour les sceaux, puis les nombreux typographes du onzième siècle qui auront profité des nouveaux caractères mobiles moulés par Pi Cheng – perfectionnant parallèlement les gras noirs de fumée qui composaient les rustiques encres, ne mesuraient sûrement pas à quel point ils allaient rapidement multiplier, de par le monde, de colossales quantités de bibliothèques – oscillant, cependant, au gré des politiques, entre fiévreuse construction et massives destructions...

⁵ Nous nous sommes accoutumés à user de tant d'inventions prodigieuses, sans en mesurer l'étonnante portée, que, parfois, nous limitons notre propre créativité à des gestes automatiques, qui manquent de parfum et de saveur, alors que notre imagination est illimitée !

irréguliers escarpements rocaillieux laissent entrevoir, de loin en loin, les étroits boyaux de sauvages pistes, trouant les voûtes symétriques des ramures enlacées qui y architecturent leurs vibrantes et grouillantes cathédrales, étalant, dans de multiples directions, comme autant de doigts tendus, l'impénétrable rempart de leur acide ombre protectrice...

Peu à peu, descendant des pâturages aux vignes, puis, nettement en aval, aux céréales et aux jardinets, foulant maintenant les herbes folles parsemées de coquelicots et le sable irrégulier des berges du vif torrent, nous dépassons le lavoir et, délaissant le carrefour qu'esquissent, autour de lui, les quelques chaumières ici rattroupées, nous remontons de l'autre côté du paisible amphithéâtre, cerné par ses reliefs amollis, attentifs au moindre bruit qui pourrait rompre les réguliers clapotis de l'eau, les obsédants tintinnabulements des campanes, grelots, clochettes et clarines émanant des petits troupeaux épars, guettant, enfin, le lointain écho de ce gémissement qui nous avait alertés.

Mus par un subit pressentiment, tout en poursuivant notre téméraire ascension, nous nous retournons vers le contraint espace civilisé, en contrebas du hayon qui nous porte vers de nouveaux sommets.

L'après-midi bien avancé déjà écrase implacablement le brûlant damier des champs assoiffés.

Un soleil de feu rendrait presque irréelles les moissons en cours⁶, tant l'air quasi liquide tremblote, voilant le ciel d'un

⁶ ... « Dites ! L'ancien labeur pacifique, dans l'Août
Des seigles mûrs et des avoines rousses,
Avec les bras au clair, le front debout,

poisseux océan laiteux.

Ses tourbillons arrêtés enrobent les meules, à peine formées, de suffocantes spirales, dans lesquelles se mêlent fournaise et poussière.

Leur incessant bouillonnement se surimpressionne aux multiples plaintes que l'on peut percevoir sporadiquement : jamais saison plus caniculaire n'aura présidé à l'aoûtage, s'écrie-t-on de tous côtés !

Nul ne se souvient d'un aussi terrible été ! Et tous courbent la tête, vaincus par les ardents rayons...

Cette cruelle opacité nous semblera figer le cycle du Temps !

Puis, à la cadence d'autres gerbes aux épis plus lourds encore, l'instant aura finalement péniblement déroulé ses courbes, fuyant irrémédiablement sous les faux acérées que manient souplement les hommes, en se déhanchant, tandis que leurs compagnes, à mesure, broyées, pliées en deux, lieront fermement les bottes tout juste séchées⁷.

Cependant, haut en amont de cette riche campagne, à peine nous sommes-nous repris, atteignant victorieusement l'orée de l'immense forêt domaniale, que les soupirs s'intensifient.

À deux pas du boqueteau champêtre depuis lequel s'échafaude, en sombre colline, l'armée des conifères, nous distinguons, beaucoup plus nettement, de bruyantes inspirations, qui rythment périodiquement le sonore

Quand l'or des blés ondule et se retrousse
Vers l'horizon torride où le silence bout... »
« La Plaine », Verhaeren Émile (1855-1916).

⁷ On ne commence le liage qu'après une demi-journée de séchage au soleil, suffisante lorsque le blé a été récolté mûr et que le beau temps persiste. Les bottes sont entassées en sommaires meules avant d'être très rapidement rentrées.

ronflement qui nous avait alertés !

Comme si les arbrisseaux eux-mêmes s'étaient endormis, d'un lourd noir sommeil, presque inquiétant, au cœur de l'odorante luxuriance végétale !

Comme si leurs baies et leurs feuillages étaient pris dans les remous de mystérieux songes...

Sans cesse aiguillonnés par notre dévorante soif de savoir, nous nous avançons un peu plus, toujours d'un pas ferme, jusqu'à presque buter contre un corps allongé, tout de guingois, dans une position qui nous paraît redoutablement étrange !

Serait-ce lui qui rêvait tout haut, et ce, tellement intensément que ses visions auront traversé les siècles ?

Ou, seraient-ce nos songes, qui auraient rejoint des mémoires collectives ancestrales, nous ramenant brutalement à des paysages et des mœurs que nous connaissons intimement ?

Attentive, notre époque serait-elle soudainement venue secourir ce lointain étranger, se jouant des espaces, lui insufflant d'essentielles réponses aux questions qu'il ne savait pas encore formuler ?

Ou bien, ces interrogations seraient-elles tellement nôtres que nous sommes retournés sur nos pas, pour y trouver de plus authentiques solutions ?

Nous penchant sur la pauvre forme recroquevillée, c'est un beau jeune homme, constatons-nous de concert, malgré l'épaisse couche de terre et la crasse tenace qui le recouvrent et qui nous répugnent d'emblée.

Certainement un voyageur au long cours ou, peut-être,

quelqu'un que l'on pourchasse !⁸

Ses vêtements élimés sont encore délavés et blanchis par l'alternance des pluies printanières et d'une lumière désormais si crue qu'elle y aura éteint toute couleur.

Au vu de ses chausses mille fois raccommodées, nous soupçonnons qu'il aura escaladé de nombreuses falaises et passé à pied plus d'un gué !

À côté de la silhouette déhanchée traîne un pauvre baluchon, peu tentant, si nous en considérons les lambeaux salis et l'apparent maigre volume.⁹

Nous ne savons pas encore qu'il renferme des trésors inouïs !

Au mieux, nous subodorons, ignorants de son inestimable Graal, qu'y sont habilement dissimulés de la monnaie, des bijoux, des marchandises ou des objets précieux : par ces durs temps, où foisonnent les bandits de grand chemin, progressant de concert avec diverses troupes armées aux intentions divergentes, il n'est pas rare de dissimuler ainsi quelques menues richesses ou le butin de ses propres larcins.

Si nous nous attardons au visage, un large chapeau, dont nous soupçonnerions à peine qu'il fût jadis de paille, tant le soleil l'aura grisé autant que rongé, en dissimule l'essentiel !

⁸ Les voyageurs isolés étaient rares, à l'époque : pour échapper aux multiples dangers de la route, on avait coutume de se regrouper en caravanes.

⁹ Les « pieds poudreux », ces insatiables marcheurs de la pré-rennaissance, sont, le plus souvent, des apprentis-compagnons, des travailleurs ruraux saisonniers, des colporteurs ou, plus érudits, des moines, des clercs, des musiciens, des notables... qui se déplacent, donc, rarement seuls. Ruinés par les successifs « tonlieux » perçus à chaque octroi, ils portent, en travers du dos, une besace - long sac ouvert par le milieu et fermé à chaque extrémité, bissac qui forme une double poche et qui leur laisse les bras libres, rustique équipement que complètent la pèlerine et le solide bâton ! Moins fortunés que cavaliers ou charretiers, ils ont coutume de coucher dehors, randonnant, avec une incroyable résistance, tout au long du jour.

Cependant, nous remarquons que la peau est brune, tannée par la vie au grand air, les lèvres charnues, puis, plus enfouis dans le couvre-chef, nous devinons d'épais sourcils, un nez busqué, tandis qu'en émergent de noirs souples cheveux broussailleux, entremêlés à la mousse qui les supporte.

D'ailleurs, nous nous surprenons à supposer que ce précaire galurin, qui sert gaillardement d'oreiller à l'inconnu, constitue son seul logis !

Ensuite, si nous passons outre l'inélégance des hardes malodorantes, l'habillement paraît plutôt confortable !

Des aiguillettes rafistolées rattachent solidement les vieilles chausses montantes à d'épaisses braies encore peu déchirées, une pèlerine en lambeaux, à demi raccrochée aux épaules, réchaufferait, au besoin, la grossière tunique à manches : cet accoutrement signerait le paysan aisé, s'il n'était pas si taché et si usé !

Combien de chemin ces vêtements ont-ils déjà parcouru ?

Enfin, nous nous rassurons : dans une ultime rauque vocalisation, le corps a repris forme humaine en tentant de se relever, tandis que l'adolescent – bien plus jeune encore que ce que nous avons de prime abord supputé, s'ébroue, se frotte le crâne - apparemment en proie à une tenace migraine, puis bat vigoureusement des paupières, dévoilant l'éclat d'un regard vif, avant de s'éveiller brusquement, tirant à lui, d'un rapide geste machinal, ce bissac qu'il n'abandonnerait pour rien au monde.

Au fur et à mesure qu'il reprend conscience, nous sommes surpris par la douceur et la fragilité irradiant de l'harmonieuse amande que forment ses yeux de jais, au milieu desquels

flamboient comme des paillettes d'or.

D'infimes rides, autour des lèvres et des paupières, sculptent les souffrances endurées, certes, mais s'ouvrent en coin, tendrement, puis se redressent en un éventail qui trahit l'espérance.

Le front est haut, la pensée assurément noble et courageuse !

Quant aux fossettes qui encadrent les lèvres, elles y dessinent, en grâciles arabesques, les courbes vestiges d'une espièglerie tout enfantine, les ingénues oves d'une innocence immaculée, qui tranchent sur la maturité des gestes et l'habileté des mains resserrant la courroie du mince bagage.

Par contraste avec cette sensibilité que nous devinons à fleur de peau, plutôt athlétique, comme d'une bonne stature, l'individu est râblé, trapu - quoique rendu squelettique par son long voyage, vigueur et puissance signant la masse de sa silhouette musclée que nous sentons prête à se déployer.

« Colin ! »

Du champ laborieux, loin en contrebas, une robuste toute jeune fille vient de s'échapper, sans prendre garde aux remarques désobligeantes que sa fuite provoque : elle a l'habitude qu'on se plaigne qu'elle gâche le travail !

« Colin Besançon, tu es réveillé ? »

D'aucuns prendraient la lumineuse apparition pour une dévergondée : il lui faut, en effet, être bien effrontée, bravant l'ingénuité de ses douze ans, pour se rendre, seule, auprès d'un jeune homme, si sage fût-il, tout en lui adressant la parole avec autant de familiarité !

« Flor ! Flor Fauvalley ! »

On l'aura, bien entendu, promise depuis l'enfance à un

lointain cousin, le fier Amédée Cirey, actuellement engagé, par leur seigneur Charles, pour ses expéditions guerrières. On l'en aura prévenue, en termes vagues, dès sa majorité, récemment atteinte. Lui demandant – instamment, de baisser les yeux chaque fois qu'elle croisait un homme !¹⁰

Un jour, donc, il eût fallu qu'on lui présentât son futur époux et qu'elle puisse le contempler d'un regard vierge.

Jusque-là, ses frères et ses parents en avaient la garde !

Une surveillance qui s'avère bien précaire, en fin de compte, puisqu'elle vient tout juste de leur échapper...

« Colin ! Colin Besançon ! »

De ce fait, nous nous récrions d'indignation devant son transport irréfléchi : il est impensable qu'elle adresse si vivement la parole au jeune inconnu ! Inadmissible qu'ils s'étreignent avec autant d'ardeur !

« Ma Flor ! »¹¹

En attendant la noce convenue, le devoir de notre pucelle ne serait-il pas, outre les travaux des champs et l'aveugle obéissance qu'elle doit, sans relâche, à ses parents et à la communauté villageoise, de filer et coudre pour, très lentement, amasser les quelques chiffons et draps qui constitueront sa pauvre dot, se résignant, sans réfléchir, à son destin ?

Dans sa course joyeuse, que nous aurons observée d'en haut,

¹⁰ « Abaissez le regard, ma fille, voilà le diable qui passe ! » lui assenait inlassablement la vieille tante Rosalie.

¹¹ « Flor », « Flora », « Flore », « Fleur » ... Déesse romaine des fleurs, comme dénomination générique des espèces végétales caractérisant un environnement, les Flor (et dérivés) s'avèrent intuitives, généreuses, douées pour la communication et ont, le plus souvent, « la main verte ».

le vent léger se plaît à relever indécement les pans de sa chemise écrue – tout juste retenue par le bandeau mat d'une toile de chanvre, plus drue, qui la resserre, sous sa jeune poitrine musclée. En deux ailes laiteuses, les extrémités de son chaperon semblent hardiment s'envoler, et, tandis qu'elle halète, enfin arrivée à destination, des courtes chausses de drap blanc sur lesquelles s'enlacent sommairement ses galoches au fin tissu ivoire qui auréole sa chevelure sombre s'irisent, enveloppant sa silhouette élancée, des rais d'une lumière nacrée qui en soulignent, avec candeur, les proportions harmonieuses, tout en rendant notre ingénue ... presque citadine ! et tout à fait ravissante.

« Ça va mieux ! lui assure le jeune homme, du haut de ses seize ans qui le font paraître incommensurablement plus mûr que la petite, tout en s'affairant, de nouveau, à rassembler sa houppelande et son humble équipement. »

Le rire de l'adolescente résonne, très clair.

« Colin, j'ai un cadeau pour toi ! »

Fièrement, avec un regard à la fois tendre et malicieux, la fillette lui tend un quignon de pain, qu'elle a dérobé au repas précédent.¹²

Elle a un peu plus faim qu'usuellement, mais s'abandonne sans retenue à la joie de ce sacrifice, cette offrande spontanée qui provient, sans hésitation aucune, des tréfonds de son âme.

« Vas-y, prends ! »

Ravie de le voir dévorer à pleines bouchées, elle ne peut

¹² Le pain des pauvres, au lieu de ce précieux blé – qui revient au château et au monastère, est constitué d'un amalgame de méteil (mélange de blé et de seigle) et d'orge, enrichi par quelques brisures du tamisage du froment.

s'empêcher de morigéner, cependant, bien insolemment, son aîné, tandis qu'il mastique avec vigueur :

« Tu ne peux pas continuer jusqu'à Nancy !

— Ah, ouiche ! Et pourquoi donc, petite sœur ? taquine celui-ci, à mesure qu'il se rassasie. »

— D'abord, c'est trop dangereux : il y a toujours ces escarmouches, ces bandes armées qui viennent de partout, on ne sait même pas qui ils sont !¹³ Nul ne voyage seul, comme tu le fais si imprudemment ! »

La jeune fille se souvient des propos de son père, hier au soir : on craint de ne pas pouvoir terminer les moissons avant d'être envahis.

On s'attend, en effet, dans une fébrile anxiété - une fois de plus ! à un nouvel assaut des troupes, ici honnies, du roi de France : sachant qu'ils vont décimer sans pitié une population qui leur est hostile, pillant et incendiant, sur leur passage, à tel point qu'à chacune de ces sauvages invasions, il faut repartir de zéro et tout reconstruire !

Leur occupation menacerait d'être dramatique !

Les récoltes saccagées, la famine et la misère mineraient les quelques survivants, sans compter que les châtierait immédiatement l'irrépressible colère de leur seigneur et, s'il contre-attaquait, ils déploreraient d'autres dégâts, dans leurs champs !

« Peut-être suis-je un nouveau Roland, qui aurait perdu son

¹³ À l'époque, de véritables cohortes de mercenaires, œuvrant - indifféremment et tour à tour, pour les Bourguignons (et les Anglais - leurs alliés), les Suisses, les Français, les Habsbourgeois, les Espagnols... s'abattent sur la contrée et la pillent sans relâche. Trois ans auparavant, avivant les tensions, René II avait prononcé son serment d'inféodation au « roi des Romains Maximilien d'Autriche ».

cheval !¹⁴ taquine notre pèlerin improvisé.

– Ah, ouiche ! Et moi, je suis Jeanne d'Arc, peut-être !¹⁵ riposte la paysanne.

– Alors, ensemble, nous combattrions même les démons ! raille son interlocuteur. »

D'un ton sans réplique, pointant les chausses élimées du voyageur, Flor proteste à nouveau :

« Et puis, c'est un trajet beaucoup trop long, à pied ! Tu seras épuisé et mort avant l'arrivée ! »

Enfin, de façon plus enfantine, elle joint les mains :

« Si tu restes ici, tu travailleras avec nous tous : Charles, notre seigneur, t'accordera sûrement logement et nourriture ! »¹⁶

Pour elle, ce serait une merveilleuse solution : tenir son amoureux à ses côtés, au hameau, le faire connaître à sa parenté, s'enfuir au besoin pour l'épouser, si elle n'obtient pas gain de cause, puisqu'elle ne veut pas de ce guerrier qu'on lui a promis et dont elle n'a pas souvenir...

Colin prend un ton de voix posé et raisonnable :

« Écoute, Flor, tu sais bien que j'ai toujours cette image qui

¹⁴ « Roland le preux », chevalier franc du IX^e siècle, comte urbain de Trèves, puis comte des Marches de Bretagne, neveu de Charlemagne, aura souvent épaulé le souverain, durant les multiples batailles qui ensanglantaient les frontières du royaume de France.

¹⁵ Jeanne d'Arc, qui s'illustre durant la guerre de Cent Ans – alors très récemment terminée, est originaire, au début du XV^e siècle, de la partie sud de Domrémy, côté Barrois mouvant : son village se situant aux confins de la Champagne, du Barrois et de la Lorraine. Cependant, par exemple, son église appartient au diocèse de Toul, dont l'évêque est prince du Saint-Empire germanique.

¹⁶ Breurey fait partie de la réserve domaniale seigneuriale, avec les « manants » qui l'habitent.

me hante, nuit et jour !

— Ah certes, tes musiques ! Elles vont te tuer, tes musiques ! rétorque son amie, soudain fortement dépitée. »

Elle n'admet pas de partager cet attachement masculin avec l'artistique passion qu'il lui avoue et dont elle présume qu'il l'oubliera bien vite.

« Depuis le temps que je me pose la question, je constate que j'ai trouvé, déjà, pas mal d'éléments, pour enfin les noter comme je le veux ! répond doucement Colin, caressant machinalement sa besace. »

Flor secoue la tête :

« Tes parchemins te tourneront la tête ! »¹⁷

Dans sa jalousie naissante, elle n' imagine pas que l'on puisse véritablement s'intéresser, aussi intensément, à quelque chose qui, pour elle, n'existe pas, alors que la campagne, avec toute la vie qu'elle porte, s'offre, largement ouverte.

Mais Colin la détrompe, articulant plus vivement :

« Ce ne sont pas des parchemins, que je vais confectionner. Je ne vais pas continuer à calligraphier de la musique, avec les

¹⁷ Le parchemin succède, dès l'antiquité, au papyrus. Étymologiquement « pergamenum », « de Pergame » (ville légendaire de son invention), il supportera toute la calligraphie médiévale – jusqu'à la généralisation du papier, qui favorisera l'essor de l'imprimerie. Les tanneurs le fabriquent à partir de peaux d'animaux (moutons, chèvres, veaux... - cas particulier du veau mort-né, à l'origine du « vélin ») : écharnées, dégraissées, trempées dans un bain de chaux, raclées, amincies, polies, blanchies et séchées. Il est lisse et réutilisable - les « palimpsestes » ont ainsi accueilli deux textes successifs. Les rouleaux ou « rôles » (en latin, « volumen ») sont constitués d'une enfilade de feuilles cousues à la suite l'une de l'autre, tandis que les « codex », disposés en cahiers, annoncent les modernes « livres ». Enfin, le parchemin forme la membrane vibrante de nombreux instruments de musique (diverses sortes de tambours, cithares, harpes, vièles et luths).

lenteurs que cela entraîne pour sa diffusion !¹⁸ Ce sont des vrais livres de musique : modernes, imprimés sur du papier,¹⁹ reproductibles à des milliers d'exemplaires ! Seulement, il me faut davantage perfectionner la notation elle-même, puisqu'elle m'est apparue d'un trait, en songe, et que je n'ai pas encore tout décrypté. »²⁰

Le silence se fait autour d'eux, tandis que Flor se pelotonne tendrement contre lui.

Comme elle menaçait, avec sa coutumière espièglerie, de fouiller dans son sac, il l'aura prudemment serré contre lui.

« Pour les instruments, je vais perfectionner les tablatures,

¹⁸ En fait, depuis un bon siècle, les copistes eux-mêmes délaissent l'onéreux parchemin pour ces feuillets de papier, que l'on « forme » de mieux en mieux.

¹⁹ On « se bat comme des chiffonniers », pour rassembler les chiffons, précieuse matière première de la fabrication du « papier ». De plus en plus rares à mesure que l'imprimerie les dévore, on sollicite même des monopoles, pour cette nécessaire collecte de « la chiffe ». Un premier usage d'un papier à base de toile de lin et d'écorce de mûrier est attesté, en Chine, dès la fin du III^e siècle avant J.-C. Cette noble matière sera introduite en Europe par les Maures (qui en connaissent l'usage depuis le VIII^e siècle), notamment depuis l'Espagne, dès le XII^e siècle. Une fois les chiffons fermentés, battus et triturés, la pâte ainsi obtenue est moulée en forme de feuille, sur un châssis de bois, puis séchée, pressée, encollée, satinée et lissée. Les « mains » sont des assemblages de vingt-cinq feuilles, les « rames » font vingt « mains ».

²⁰ Sûrement, durant ce prégnant songe parvenu jusqu'à nos oreilles, Colin aura éprouvé la formidable prescience – incongrue et réellement d'avant-garde, à son époque ! d'une vague ébauche de ce qui deviendra le moderne « conducteur » : cette « partition d'orchestre » globale - à partir de laquelle on peut analyser et/ou diriger une œuvre pour chœur et/ou orchestre et/ou soli, qui montre, superposées, les différentes parties (voix et/ou instruments) simultanément mises en jeu. On retrouvera leurs textes individuels dans des partitions séparées dénommées « parties » (vocales ou instrumentales). Rappelons que les contemporains de Colin ne calligraphiaient (puis n'éditeront) que les parties séparées (les différentes voix portées, une à une, chacune dans son « cahier », puis, à la suite l'une de l'autre, dans des « livres de musique », sans qu'aucun rapport manifeste ne soit verticalement établi entre elles, dans l'écriture).

mais j'ai maintenant tous les moyens d'aller beaucoup plus loin, peut-être même de les éviter : si on privilégie les signes abstraits, comme pour les voix, on pourra alors faire jouer ensemble des instruments de facture différente ! »

Colin aspire à rassembler, non seulement les instruments d'une même famille, comme cela se pratique dans les usuels consorts, mais, de plus, d'en mêler plusieurs, de traditions et de conceptions opposées²¹ : notamment, des « hauts » et des « bas »,²² malgré les difficultés qu'il voit naître, pour les accorder et convenir de tempéraments communs.²³

Son rêve l'aura persuadé que c'était chose possible !

Il imagine vièles, flûtes, chalemies, bombardes, hautbois, douçaines, cromornes, qui pourraient encore s'unir aux cornets, aux sacqueboutes, aux trompettes et aux cors, que des luths, des épinettes et des vielles à roue accompagneraient, tandis qu'on y adjoindrait, aussi, des percussions étoffées : tambours, tambourins, grelots et sonnaillles diverses.

Flor éclate de rire à cette énumération farfelue, pensant à une farce de son jeune ami :

« Quelle horrible cacophonie ! se prend-elle à murmurer. »

Mais Colin la détrompe :

« Ce n'est pas une plaisanterie. Un jour, tu verras, on arrivera

²¹ À l'époque, seuls s'associent, pour jouer ensemble, des instruments de même famille et de tessitures complémentaires : ou flûtes, ou vièles, ou luths, ou cromornes...

²² Le mot est relatif à l'intensité et au timbre, non à la tessiture. Sont, par exemple, « hauts », les chalemies, tambourins, sacqueboutes, cromornes... tandis que seront « bas » le luth, la guitare, le rebec, la vièle, la harpe, la flûte à bec...

²³ Chaque famille instrumentale cultive alors (jalousement) son propre « tempérament » : modes divergents, auxquels se surimpressionnent différents rudimentaires « diapasons » !